

ACCOMPAGNEMENTS DITS « DIFFICILES », PAR OÙ COMMENCER ?

L'expérience d'accompagnements de cas dits « difficiles » à SNC depuis quelques années, m'amène à quelques réflexions qu'il me semble bon de partager avec ceux qui font le même travail d'espérance.

La première chose est une découverte qui est venue très tard et qui pourrait se formuler ainsi : malheur à vous qui savez, car on ne sait jamais l'autre.

S'approcher d'une personne en situation de chômage, de souffrance ou d'exclusion à un titre ou à un autre, pour la rencontrer et l'aider, c'est d'abord, pour avoir quelques chances de succès, accepter d'être dans l'état de celui qui ne sait rien et qui accepte momentanément de ne pas aider.

Longtemps je suis arrivée devant l'autre avec des idées dans la tête, des schémas sur la vie, sa vie qu'il me racontait, et évidemment, je ne rencontrais rien. Le jour où j'ai changé – par force – d'attitude, parce que les choses n'avançaient pas de la sorte, j'ai davantage pressenti celui que j'avais en face de moi.

Il est dur de laisser de côté les « il faut », les « ya qu'à » qui d'emblée vous viennent aux lèvres devant la situation difficile que vous dévoile peu à peu l'accompagné, parce que tout est préférable au fond à la simple écoute, qui peut durer, de sa vie et de sa recherche d'une situation plus confortable, et cela avant tout parce qu'accepter d'entendre sans agir d'abord, est inconfortable. Les réflexes de la personne qui a une place dans la vie active, tentent de gommer très rapidement ce qu'il y a d'intolérable dans le récit (donc la vie) de l'autre qui souffre ; ce souci se masque il est vrai de bonnes intentions : on cherche des solutions pour l'autre, mais faute d'avoir écouté et perçu vraiment qui il était – rencontrer une personne avant de rencontrer une situation difficile – on se prive de la possibilité d'aider à ce qu'il trouve lui, ses solutions. Or l'expérience prouve que ce sont ces solutions-là qui sont les bonnes.

Même dans la confusion la plus grande, la panique d'une vie souvent en morceaux, je reste persuadée que c'est la personne et elle seule qui sait ce dont elle a besoin. Le rôle de l'accompagnateur reste dans les premiers temps d'un accompagnement celui d'aider à la découverte de cette chose enfouie, d'en permettre la formulation, puis finalement la mise en œuvre dans une activité concrète en proposant avec inventivité, aidé par le groupe, des pistes pour la viabiliser.

Cette mise au centre de l'individu au chômage, et pas de son problème de chômage qui n'est pas d'abord lui, me paraît être l'intuition fondatrice de SNC : on rencontre avant tout une personne qui n'est au chômage que dans le second temps de la réflexion, même si c'est son chômage qui nous a amenés vers elle, et c'est à partir de la personne que l'on construit un projet, qui ne peut être que le sien. Pas de patron tout fait, du sur mesure.

La première étape pour l'accompagnateur est donc pour moi et je l'ai compris assez tard, une expérience de dépouillement personnel; le chômeur parle de son problème, de sa vie, et l'égalité de la relation, gage de toute relation de liberté, qui peut libérer, se crée dans la mesure où l'accompagnateur n'arrive pas en donneur de solutions mais au contraire écoute, c'est-à-dire est dépouillé, bienveillant, pour saisir un peu d'où l'autre parle, sans schémas préétablis, dans la nescience.

Ce n'est pas simple. Il faut résister et à sa peur personnelle d'être trop ému par ce que l'on entend (nous l'avons vu) ou à la peur ou le sentiment de l'échec dans lesquels vit l'accompagné très souvent, qui peut réclamer consciemment ou non pour se rassurer momentanément et aller plus vite au début, des solutions palliatives chaque fois inutiles car inappropriées pour lui, plutôt que de consentir à se lancer avec son accompagnateur dans l'inconnu que constitue toute recherche de vérité de soi pour trouver l'activité ou l'état de vie qui lui corresponde.

La solidarité pour moi commence dans le partage effectif de ce premier état de dénuement où l'on consent à ne pas savoir, pour entendre l'autre et le comprendre, l'accueillir. Sauter cette étape me semble être la première erreur à ne pas commettre d'autant qu'elle est pour l'accompagnateur la possibilité d'une épreuve de vérité personnelle – est-on capable de se tenir longtemps dans cet état sans malaise? – qu'il est toujours bon de tester pour soi.

En quittant au début, et ce peut-être très long, les rives de l'efficacité immédiate, en acceptant de partager avec l'autre dans ce moment crucial, la vérité d'une rencontre qui se fait du côté du dénuement comme le dirait l'expression «à mains nues», on rétablit l'égalité et la liberté de la rencontre qui me paraissent être les deux conditions essentielles des vraies rencontres de l'existence.

Mais ne nous leurrions pas non plus. C'est une épreuve de grande patience, d'endurance auxquelles ils nous convient, la durée dans l'effort étant d'ailleurs fondamentales dans la construction de la relation dans la mesure où elle répond en sens inverse et positivement, en soi donc, à des ruptures perpétuelles dans le discours de l'intéressé.

Les êtres que nous rencontrons sont souvent trop détruits d'ailleurs, et depuis trop longtemps, pour se laisser accompagner d'abord dans les lieux communs à tous où l'on peut espérer retrouver la dynamique d'un emploi à plus ou moins long terme. Ils n'en ont souvent à ce moment de leur parcours, ni le désir, ni la capacité, ni la force. Les accueillir à ce moment comme des sujets qui s'ouvrent à une relation est fondamental. Fondamental encore de créer prioritairement dans l'accompagnement, ce «supplément d'être» partagé qui sera une expérience fondatrice, dans les cas réussis, qui permette le redémarrage d'une dynamique de vie chez l'accompagné dans le sens qu'il n'arrivait pas à trouver, seul.

Le chômeur de longue durée, l'exclu, ont ceci d'exigeant qu'ils réclament de nous, inlassablement, par leur seule présence muette, une certaine sorte de sainteté. Endormis nous avons en effet, délaissé la pointe vive de notre humanité, celle qui sauve, nous nous sommes affadis et de compromis en compromis nous avons rendu possible tous ensemble l'exclusion de l'autre hors de la société. Leur proximité est le gage que nous ne nous endormons pas, que nous continuons à veiller, avec eux.

Marthe PEYRAT (SNC)